

forte endogamie, renforcée par la taxation de la dot quand l'époux était étranger au ghetto de Rome. Que le ghetto eût été replié sur lui-même sur le plan matrimonial ne signifie pas qu'il était fermé sur son environnement urbain immédiat ; tout au contraire, il n'existait que dans son interaction avec lui, ce lien organique étant très bien rendu dans les vues de Rome où le ghetto se fondait dans la ville. Le recensement met aussi en évidence combien le ghetto n'était pas un bloc monolithique, mais un microcosme structuré autour de relations de parenté et d'alliance très denses, qui demandent encore à être reconstituées, et traversé par des hiérarchies internes d'où émergeaient certaines familles qui se mêlaient sur le plan résidentiel aux autres, si bien qu'il est difficile d'y voir une oligarchie.

La fécondité des archives notariales, qui n'est plus à démontrer, trouve ici une éclatante confirmation. La découverte de ce document, que les notaires de la Chambre apostolique ne devaient avoir aucune peine à trouver dans leurs archives jusqu'en 1870 – comme le fait remarquer Raffaele Pittella –, démontre la capacité d'historiens inspirés à inventer les outils pour s'orienter dans ce labyrinthe archivistique, sans doute transparent pour leurs auteurs et leurs utilisateurs successifs, mais si opaque aux chercheurs d'aujourd'hui. Cette découverte annonce assurément la mise au jour d'autres pépites à même de renouveler l'histoire de la plus ancienne communauté de Rome.

JEAN-FRANÇOIS CHAUVARD

Gilles Montègre

La Rome des Français au temps des Lumières. Capitale de l'antique et carrefour de l'Europe, 1769-1791

Rome, École française de Rome, 2011, x-624 p.

La présence de communautés, de *nationes*, de personnalités « étrangères » dans la Rome de l'époque moderne a été, ces dernières années, au centre de nombreuses recherches. Le paysage d'une Rome cosmopolite, capitale de la catholicité, s'est enrichi de nouvelles facettes

qui ont permis de corriger une image excessivement statique, marquée par la fermeture culturelle qu'imposa la défense de l'orthodoxie et que relaya une inquisition sourcilieuse, dans un contexte qui voyait la papauté exclue du grand jeu politique européen. Les études sur le Grand Tour, sur la redécouverte du classicisme, sur la fascination qu'exercèrent sur les voyageurs du XVIII^e siècle la cour pontificale et ses fastueuses cérémonies ont ouvert la voie à de nouvelles perspectives de recherche pour comprendre la manière dont les étrangers de passage percevaient et se représentaient la Cité Éternelle. La représentation qui en résultait était ensuite véhiculée dans leurs terres d'origine et réélaborée, moyennant une inévitable standardisation, dans la riche littérature de voyage européenne.

La perspective adoptée par Gilles Montègre est différente et assurément originale : la Rome des Français n'est pas celle des voyageurs, mais celle des Français résidents, établis dans l'*Urbs* depuis longtemps et, dans bien des cas, totalement intégrés au contexte social, culturel et politique de la cité pontificale. Polymorphe, présentant plusieurs visages, mais aussi caractérisée par une identité « nationale » précise, toujours bien affichée et défendue, cette communauté entrait occasionnellement en contact avec les voyageurs qui arrivaient des régions situées au-delà des Alpes et qui enrichissaient la communauté française « romaine ». Celle-ci exerçait donc une fonction de relais vers la France et l'Europe des événements qui avaient lieu en ville, à la cour et à la Curie pontificale.

Ces échanges ne consistaient cependant pas seulement à communiquer des nouvelles ou à participer activement aux conversations de salons, plutôt fermés aux étrangers, ni à prendre part aux activités des académies, plus ouvertes aux pérégrins. Il s'agissait bel et bien d'un transfert culturel depuis Rome vers la France, et vice versa : une histoire croisée riche de lieux, d'acteurs et de savoirs. La dimension plus spécifiquement politique de ces échanges n'est pas non plus oubliée : des idées républicaines pénétrèrent à Rome grâce aux artistes français, de même que certains membres de la loge maçonnique appelée « Réunion des amis

sincères de l'Orient de Rome » étaient français.

Issu d'une thèse de doctorat, le livre de G. Montègre en conserve l'ampleur et la prolixité, qui rendent la lecture un peu éprouvante et qui font que les concepts clés, ceux qui fondent la recherche, se perdent quelque peu dans une myriade d'exemples, de situations, de personnages. La première partie identifie les espaces et les lieux dans lesquels se concrétise la participation des Français à la vie culturelle romaine. Émergent en particulier les salons, les académies, la librairie française de Bouchard et Gravier, la banque d'Étienne Moutte. La deuxième est plus particulièrement consacrée à la circulation et au partage des « savoirs ». L'observatoire privilégié de ces phénomènes est la cour du cardinal François de Bernis – le vrai protagoniste du livre. Ambassadeur de France à Rome de 1760 à 1791, il fut un médiateur non seulement politique – il joua un rôle fondamental dans le difficile tournant qui conduisit à la suppression de la Compagnie de Jésus (1773) – mais aussi culturel, ainsi que le montrent les nombreux exemples invoqués par l'auteur (soumission aux règles du cérémonial pontifical, auto-présentation comme un moralisateur, refus d'accepter des honneurs de la part de diplomates présents à Rome). « Serviteur du pape et serviteur du roi, [...] Bernis sut faire alterner cette dualité sociale au service d'un programme de prestige culturel » (p. 206). Cette double fonction, volontiers contradictoire dans la mesure où elle visait à servir deux patrons qui n'étaient pas forcément en syntonie sur les scènes politiques et religieuses, était assez caractéristique de la fonction diplomatique.

Conflits, compromis, médiations parcouraient la cour cardinalice : en soi, cela n'était pas vraiment une nouveauté sur la scène romaine où, depuis la Renaissance et davantage encore au XVIII^e siècle, les cours cardinalices étaient précisément des lieux de l'action politique, de l'échange culturel, de la circulation des savoirs, de l'affirmation ou de la disgrâce sociale. Comme le révèlent les pages consacrées à cette puissante cour, le cardinal de Bernis parvint à imposer son autorité sur les plus importantes institutions culturelles françaises de Rome, du couvent des Minimes à la Trinité-

des-Monts jusqu'à l'Académie de France et à l'église nationale de Saint-Louis. Néanmoins, à l'exception de quelques spécificités relatives au contexte chronologique et culturel dans lequel s'insère le cardinal français, les institutions « nationales » dépendaient de longue date et presque toujours de l'ambassadeur qui, bien évidemment, les utilisait pour les soumettre à son propre pouvoir.

Les cérémonies, les fêtes, les apparats éphémères, avec leur efficacité symbolique, constituaient le langage, l'instrument de communication propre au pouvoir, sagement sollicité par les cardinaux sur la scène de la Rome papale, bien au-delà de l'époque baroque. Se fondant sur la riche documentation, G. Montègre démontre comment le cardinal de Bernis, paré de sa puissante et ferme tutelle sur les institutions françaises de Rome, sut donner de lui-même une image bien différente de celui du médiateur patient qu'il était sur le plan diplomatique. Le cardinal, en d'autres termes, « ne faisait donc que s'inscrire dans le sillage d'une longue tradition. Sa double identité d'amateur et de diplomate ne mérite pas moins d'être bien individualisée dans le cadre de la Rome de son temps » (p. 259).

La cour d'ambassade n'était cependant pas le seul espace notable qui conjugait mondanité et élaboration culturelle éphémère sans être superficielle. Le couvent de la Trinité-des-Monts et son rôle dans la culture scientifique ont fait l'objet de recherches récentes qui ont souligné la vivacité scientifique de Rome, avec, pour protagonistes, des membres de divers ordres religieux¹. L'attention de l'auteur se concentre utilement sur le couvent et sur deux personnalités : le père de l'ordre des Minimes, François Jacquier, et le père augustinien Gabriel Fabricy, qui firent de certains couvents romains des centres actifs de diffusion des savoirs, en particulier scientifiques.

La richesse et le polycentrisme des bibliothèques romaines sont analysés dans la troisième partie du livre. Dans sa description, G. Montègre use opportunément de la notion de « réseau » comme d'une réalité historique et pas seulement comme d'un artifice rhétorique. Il remarque que « [l']organisation poly-

centrique de la curie pontificale, implantation romaine de tous les ordres religieux appartenant au catholicisme pré- ou post-tridentin, ainsi que la résidence de nombreux érudits dans l'ancienne capitale du monde antique, engendrèrent au fil de l'époque moderne une démultiplication sans équivalent du nombre de bibliothèques dans la ville » (p. 409). Il est ici surtout question de la Bibliothèque vaticane qui, dès le XVII^e siècle, avait un rôle fondamental dans la conservation et la diffusion des textes manuscrits et imprimés, non seulement théologiques et classiques, mais aussi rédigés dans les langues orientales. Cet état de choses alimenta une culture orientaliste qui, depuis Rome, se répandit dans toute l'Europe, transcendant les finalités missionnaires de l'Église catholique et contribua en outre à la spécialisation des savoirs et à leur diffusion². Dans ce tournant, il ne s'agit pas seulement de redécouvrir les antiquités, ni de célébrer le passé classique pour lui-même, mais de créer dans la ville « un théâtre particulièrement propice à des transferts fructueux entre les disciplines savantes » (p. 533). Aux yeux de bien des érudits et scientifiques – botanistes, médecins, naturalistes français –, Rome fut, outre un conservatoire, un laboratoire qui leur permit de découvrir et d'approfondir diverses techniques spécifiques qu'ils appliquèrent ensuite à des solutions pratiques dans leur pays d'origine.

Le cadre d'ensemble que dessine G. Montègre donne à voir la Cité Éternelle dans les années qui précèdent la tempête révolutionnaire et répond aux nombreuses questions formulées au début de chaque partie du livre. Il aurait été utile de s'interroger en outre sur les relations entre cette communauté française de Rome et les autres présences étrangères dans une cité dont le cosmopolitisme avait pour effet de revitaliser les identités « nationales ». Quelle fut la réaction des autorités pontificales pour défendre l'orthodoxie face à la circulation croissante d'idées inspirées par les Lumières, qui trouvaient, dans les salons où ils étaient parfois admis, parmi les francs-maçons, les voyageurs, des relais assurément essentiels ? Si l'auteur se tourne peu vers le passé, en particulier vers le siècle antérieur, au cours duquel les instruments d'échange entre Rome et la

République des Lettres avaient émergé, il attire utilement l'attention, en revanche, sur les développements que connurent les idées et les savoirs, qui avaient mûri durant ce dernier quart du XVIII^e siècle romain, lesquels allaient marquer profondément la culture et l'histoire de l'Europe du XIX^e siècle.

IRENE FOSI

1 - Antonella ROMANO (dir.), *Rome et la science moderne entre Renaissance et Lumières*, Rome, École française de Rome, 2008.

2 - Claudia MONTUSCHI (dir.), *Storia della Biblioteca Vaticana*, t. III, *La Vaticana nel Seicento (1590-1700). Una biblioteca di biblioteche*, Cité du Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, 2014 ; Aurélien GIRARD (dir.), n^o spécial, « Connaître l'Orient en Europe au XVII^e siècle », *Dix-septième siècle*, 268-3, 2015.

Aurélien Delpirou et Arnaud Passalacqua (dir.)

« Rome par tous les moyens ». *Évolutions urbaines et mobilité, XX^e-XXI^e siècles I*

« Roma con tutti i mezzi ». *Evoluzioni urbane e mobilità, secoli XX-XXI*

Rome, École française de Rome, 2014, 123 et 121 p.

Approcher les questions de mobilité par une monographie urbaine est un pari risqué à une époque où sont préférées les études comparatives internationales sur un thème précis¹. L'ouvrage, édité sous forme bilingue français/italien, représente cependant une entreprise tout à fait stimulante. Le sujet pouvait certes s'y prêter plus qu'un autre : Rome concentre un nombre impressionnant de clichés, parfois contradictoires, que rappelle l'introduction. Sa face sombre est connue : une ville saturée qui, depuis son formidable développement à la fin du XIX^e siècle, aurait toujours été en retard par rapport aux autres capitales européennes, et dont l'administration peinerait sans cesse à corriger les effets désastreux d'un développement urbain miné par les opérations illégales (*abusivismo*). Non sans paradoxe, elle exerce aussi une fascination pour un certain rapport enlevé à la ville, incarné par les vespas et entretenu par le cinéma (le titre de l'ouvrage est